



HAL
open science

Prose et profondeur temporelle : du Merveilleux à l'Histoire dans le “ Roman d'Alexandre en prose ”

Maud Pérez-Simon

► **To cite this version:**

Maud Pérez-Simon. Prose et profondeur temporelle : du Merveilleux à l'Histoire dans le “ Roman d'Alexandre en prose ”. Emmanuèle Baumgartner; Laurence Harf-Lancner. Dire et Penser le Temps au Moyen Âge. Frontières de l'histoire et du roman, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2005, 2-87854-313-0. hal-02167126

HAL Id: hal-02167126

<https://hal.science/hal-02167126>

Submitted on 27 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Études recueillies
par Emmanuèle Baumgartner
et Laurence Harf-Lancner

DIRE ET PENSER LE TEMPS AU MOYEN ÂGE

Frontières de l'histoire
et du roman

Presses
Sorbonne
NOUVELLE

Presses Sorbonne Nouvelle

L'historien antique visait d'abord à rendre compte de l'enchaînement des causes. Le clerc médiéval veut avant tout situer les événements dans le temps, souci lié à la conception chrétienne d'un temps qui a eu une origine, sa création par Dieu, une coupure essentielle, l'Incarnation, et se déroule selon un sens, orienté vers une fin.

À côté de récits consacrés au passé mythique, puis historique de l'Angleterre bretonne, puis normande, s'invente dès la fin du XI^e siècle une historiographie d'un nouveau type, en liaison avec l'extraordinaire aventure que furent la Première Croisade et, en 1099, la prise de Jérusalem. On passe alors à une pratique neuve d'une histoire écrite bien souvent, par des acteurs et/ou témoins. Dès la fin du XII^e siècle et au XIII^e siècle on verra (avec Robert de Clari, Villehardouin, Joinville) le vécu de l'historien – ou du mémorialiste ? – entrer en tension avec une grille de lecture préfabriquée.

« Dire le temps » dans sa matérialité brute n'advient jamais. Aux purs marquages temporels se tissent inévitablement une pesée et une pensée du temps, révélant aussi bien le projet conscient de l'écrivain que le sens plus secret selon lequel il en a dévidé et retordu le fil.

Emmanuèle Baumgartner est professeur de littérature française du Moyen Âge à la Sorbonne nouvelle. Elle a notamment publié plusieurs essais sur Chrétien de Troyes, sur les romans de Tristan, sur les romans arthuriens en prose, sur Villon, un ouvrage sur *Le récit médiéval*, une *Histoire de la littérature médiévale* ainsi que diverses éditions bilingues de textes poétiques et romanesques.

Laurence Harf-Lancner est professeur de littérature française du Moyen Âge à la Sorbonne nouvelle. Elle a publié plusieurs études sur le merveilleux dans l'imaginaire médiéval (*Le Monde des fées dans l'Occident médiéval*), sur le mythe d'Alexandre le Grand au Moyen Âge, les Chroniques de Froissart, les rapports entre texte et image, et diverses éditions et traductions de textes (romans, fables, récits de voyage).

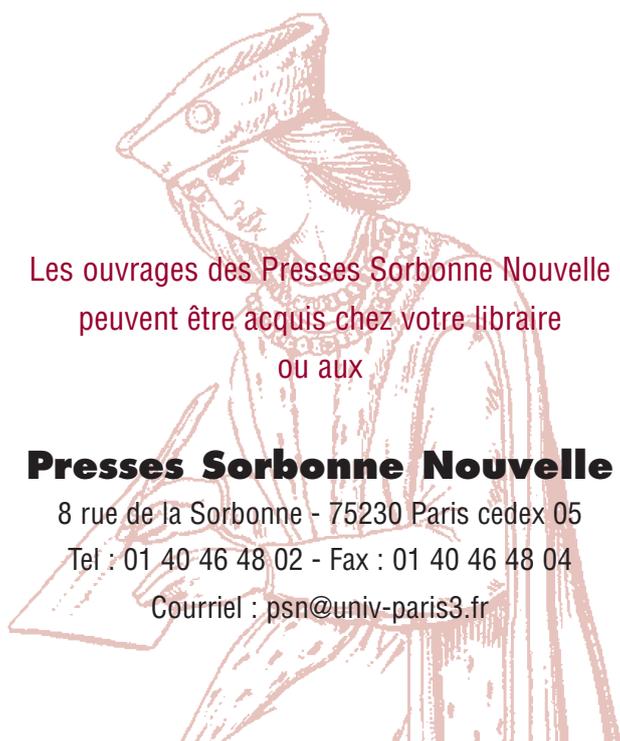
Les ouvrages des Presses Sorbonne Nouvelle
peuvent être acquis chez votre libraire
ou aux

Presses Sorbonne Nouvelle

8 rue de la Sorbonne - 75230 Paris cedex 05

Tel : 01 40 46 48 02 - Fax : 01 40 46 48 04

Courriel : psn@univ-paris3.fr



SOMMAIRE

Présentation

Dire le temps

Le déroulement des générations : la conception du temps dans les généalogies en rouleau des rois d'Angleterre en anglo-normand des XIII^e et XIV^e siècles, par Olivier De LABORDERIE

Chronogrammes français du XV^e siècle :

«Comme vous pourrez retenir a memoire par les lettres nombrables de ce petit verset », par Philippe CONTAMINE

Réflexion sur l'expression du temps dans la Grande Chronique de Normandie, par Gillette LABORY

Temps historique, temps vécu

Temps historique et temps sacré : deux chroniqueurs de la première Croisade face à la prise de Jérusalem, par Armelle LECLERCQ

Temps individuel et temps collectif dans l'écriture biographique : l'Histoire de Guillaume le Maréchal, par Élisabeth GAUCHER

Temps du moi, temps du monde dans la Chronique de Jean le Bel, par Marie-Thérèse de MEDEIROS

Christine de Pizan et l'Histoire de France : le Livre de l'Advision Christine, par Françoise AUTRAND

Temps et Histoire chez Christine de Pizan :

le Livre des fais et bonnes meurs du sage roy Charles V, par Giovanna ANGELI

Entre histoire et roman

Prose et profondeur temporelle : du Merveilleux à l'Histoire dans le Roman d'Alexandre en prose, par Maud SIMON

Perceforest et le temps de l'(h)istoire, par Christine FERLAMPIN-ACHER

Temps historique et temps romanesque :

Saladin et Baudouin de Flandre, par Catherine GAULLIER-BOUGASSAS

Éléments de bibliographie

Format 16 x 24 • 264 pages

23 € • ISBN 2-87854-313-0



9 782878 543131

Illustration de couverture :

Début de la généalogie : alors que les généalogies en latin commençaient avec le roi Alfred (871-899), les généalogies en anglo-normand commencent avec son ancêtre Egbert (802-839), ce qui traduit une transformation de la conception du temps politique.

On aperçoit ici le « dédoublement » caractéristique de la plupart des rois, figurant d'abord jeunes dans un petit médaillon, le cas échéant aux côtés de leurs frères et sœurs, puis en majesté dans un grand médaillon ; ici par exemple, Aethelstan (925-940) et son frère Edmond (940-946).



Daniel Pinós



B O N D E C O M M A N D E

Bon à retourner aux Presses Sorbonne Nouvelle 8 rue de la Sorbonne - 75230 Paris cedex 05

Prix unitaire : 23 €

Frais de port 4,50 € pour le premier ouvrage + 1,50 € pour chaque ouvrage supplémentaire, France et étranger.

Je soussigné (e)

demeurant (adresse postale précise)

souhaite recevoir l'ouvrage : **DIRE ET PENSER LE TEMPS AU MOYEN ÂGE**



9 782878 543131

nombre d'exemplaires : _____ Prix 23 € x _____ = _____ € + frais de port _____ € TOTAL = _____

Les chèques bancaires ou postaux seront libellés à l'ordre du régisseur des Presses Sorbonne Nouvelle.

Je joins à la commande mon règlement par chèque ou

Je règle par carte bancaire

visa

mastercard

eurocard

n° carte : _____

date d'expiration : _____

Pour citer cet article :

Maud Pérez-Simon, « Prose et profondeur temporelle : du Merveilleux à l'Histoire dans le Roman d'Alexandre en prose », *Dire et penser le temps au Moyen-Âge, Frontières de l'histoire et du roman*, études recueillies par E. Baumgartner et L. Harf-Lancner, Presses de la Sorbonne Nouvelle, Paris, 2005, pp. 171-191.

Résumé :

Les différentes versions et réécritures du *roman d'Alexandre en prose* voient l'ajout de deux prologues et d'un épilogue. Ces additions élargissent la perspective temporelle du roman, de la biographie, linéaire, d'Alexandre à une prise en compte du temps historique, conçu comme cyclique, et à une transposition sur le plan divin. La temporalité fait irruption dans le roman avec la prose, outil de médiation permettant l'émergence d'une nouvelle façon de concevoir et de dire l'histoire. Le nouveau rédacteur s'inscrit ainsi dans cette lignée de sages et d'astrologues, décrite dans le premier prologue, dont la capacité à fusionner trois temporalités, passé, présent et avenir, est présentée comme un preuve d'érudition et de noblesse. Le roman redouble ainsi la préoccupation continuelle d'Alexandre pour la postérité et la trace écrite.

Du Merveilleux à l'Histoire dans le roman d'ALEXANDRE

– *Prose et profondeur temporelle* –

Le *Roman d'Alexandre en prose*, héritier d'une longue tradition littéraire et historique, est la traduction de l'*Historia de Preliis*, récit latin adapté du grec au Xe siècle. Le *Roman d'Alexandre en prose* existe en deux rédactions. La première, datée entre 1206 et 1252, se distingue par un court prologue à orientation chrétienne et par un épilogue très développé, consacré aux successeurs d'Alexandre. La deuxième rédaction fait précéder le tout d'un long prologue sur l'histoire de la Macédoine. On la situe généralement entre 1252, date du *Speculum Historiale* de Vincent de Beauvais, mentionné à la fin du prologue, et 1290, date du plus ancien des manuscrits.

Ces additions engagent un changement de perspective dans la lecture du roman : jusqu'au *Roman d'Alexandre en prose*, les différentes versions, les divers remaniements des premiers textes sur Alexandre s'étaient tous faits dans une seule et même perspective - un récit historique borné par la naissance et la mort de son héros ne peut avoir de suite. Si l'on excepte l'idée d'une vengeance offrant la possibilité d'une courte continuation, il ne pouvait amener que

des amplifications de la matière narrative "interne". Le *Roman d'Alexandre* en vers s'est ainsi constitué par addition de textes déjà existants indépendamment et faisant allusion à Alexandre, ou par insertion de textes préexistants, dans la matière même du roman : le *Fuerre de Gadres*, poème en dodécasyllabes d'Eustache, du troisième quart du douzième siècle, et qui ne nous est parvenu en ancien français que par les textes dans lesquels il avait été inclus. D'autres interpolations, plus développées, ont parfois constitué de petits récits autonomes, copiés à la suite du *Roman d'Alexandre* dans les manuscrits. L'exemple le plus célèbre est celui des *Vœux du Paon*, long poème de plus de 8000 vers, écrit par Jacques de Longuyon en 1312. Cet 'alliage' de textes formé autour de la seule personne d'Alexandre et dont la trame narrative est toujours bornée par sa naissance et sa mort forme ce que l'on appelle une "biographie romanesque".

Le traducteur, ou « remanieur », de *L'Historia de Preliis* sort la tradition alexandrine de ce carcan, en insérant l'historiographie dans une perspective totalisante qui est celle du XIIIe siècle et des romans en prose. Il a choisi d'enchâsser l'aventure d'Alexandre le Grand dans un discours universalisant, englobant le passé (prologue), et le futur (épilogue), construits en écho l'un par rapport à l'autre. Le roman se détache alors de la perspective proprement exemplaire et singulière - l'apogée et la chute d'Alexandre, pour aborder l'histoire d'un peuple et de toute une civilisation, renouvelant ainsi tout le propos du texte.

Le texte latin et son successeur direct français accordent peu de place à la chronologie interne. Parce qu'il s'agit d'une biographie, la durée temporelle pendant laquelle il se déroule est très courte : de la naissance à la mort prématurée du héros. On ne trouve pratiquement aucune référence au passage du temps, sauf lorsque la mention d'une date joue un rôle dramatique particulier. Le premier exemple intervient lors de l'éducation d'Alexandre, le narrateur souligne à la fois sa jeunesse et sa maturité : « Dont il avint que avant qu'il eüst .XII. ans, il fu si apris des .VII. ars par Aristote ... » et les deux derniers lors du couronnement et de la mort consécutive d'Alexandre, respectivement « a la sainte Crois qui est as .XIII. jours de septembre l'an Adam .IIII.m. et .IX. cens » et « en l'an dou coumencement dou monde .IIII.m. et .IX. cens as .XV. jours de septembre ».

Le roman se construit donc dans la pure succession, ponctué de phrases de transition directement traduites du latin : « En celui tens » « Ne demora gaires apres... », « Apres .I. poi

de jors... ». L'auteur ne cherche à élaborer aucune temporalité romanesque. Aucune prolepse, aucune analepse, ne viennent rompre la chronologie sommaire. Seule l'activité de lecture donne une profondeur temporelle au roman.

C'est sans doute la raison pour laquelle le traducteur a choisi d'ajouter au roman latin un prologue et un épilogue. La temporalité romanesque se définit alors sur un autre plan et ne se construit que parce qu'elle est circonscrite par d'autres. Elle n'apparaît que par défaut car c'est moins une temporalité romanesque qu'un ancrage théologique et une démonstration téléologique que le traducteur cherche à donner à son roman.

La rédaction I s'élabore autour d'une logique qui va des temps bibliques et théologiques à un épilogue à vocation historique. Le parcours que nous propose le roman nous conduit de l'harmonie première - Dieu donne aux hommes « connaissance de savoir trier le bien del mal por (...) eskiver les chozes contraires » (p.6) - à la discorde et aux dissensions finales, l'épilogue étant la chronique sanglante des années qui suivent directement la mort d'Alexandre. L'auteur inscrit aussi son roman dans une perspective téléologique : de l'éloge des sages, qui par leur savoir « sormonterent toutes autres terrienes creatures » (p.7), à la parabole assimilant les diadoques, successeurs d'Alexandre, à des lionceaux qui s'entretuent pour une proie. En l'espace d'un roman, les hommes ont déchu de l'humanité bénie des dieux au statut de bêtes. L'ajout d'un prologue et d'un épilogue permet, par un élargissement de la perspective temporelle, et même par sa mise sur un autre plan - le plan divin -, de dramatiser le roman par perte de la linéarité, et de problématiser l'argument romanesque.

Ce premier prologue est très court (6,1- 7,17). On comprend bien son intégration au roman car il consiste à lier le *Roman d'Alexandre en prose* à une thématique biblique, c'est à dire aux origines vétérotestamentaires. De façon mimétique, le roman commence en même temps que l'humanité : "Puis que li premiers peres de l'humain lignage fu criés a l'ymage de son Creatour, li rois de gloire nostre Sires, qui le volt honorer sor toutes creatures, li dona connaissance de savoir triier le bien del mal..." Double naissance, celle du roman, et celle de l'humanité, marquée du sceau de la raison, et du jugement. La thématique religieuse puis philosophique de l'homme comme seul être raisonnable de la Création, se trouve ici resémantisée par le parallélisme avec le roman. Peut-être l'auteur, à l'instar de Dieu et conformément à ses préceptes, prétend-il faire de sa création, le roman, un messenger de raison, de vérité, et surtout le messenger d'un savoir. On sait qu'avec la naissance de l'écriture-prose en ancien français, le roman développe de nouvelles

prétentions et aspire à sortir du domaine du merveilleux qui semblait lui être intrinsèque. La prose s'impose à partir du XIIIe siècle. Elle entretenait déjà un certain rapport à la "vérité" du texte, étant la langue des ouvrages didactiques et juridiques, des chroniques, et le lien entre prose/ vérité devient un topos au Moyen-Âge. On lit ainsi une contestation de la véracité des vers dans la *Chronique du Pseudo-Turpin* : « e por ceo qe estoire rimee semble mensunge est ceste mise en prose. » La vérité semble devenue au Moyen Âge une question de forme littéraire, et non plus de contenu. La prose véhicule de nouveaux enjeux littéraires et idéologiques. L'ajout, dans le premier *Roman d'Alexandre* en prose et en français, d'un prologue qui lie naissance de l'écriture et origine humaine au don de la sagesse à l'homme par Dieu, joue sans doute sur ces nouveaux codes et cette nouvelle idéologie littéraire.

La prose s'impose aussi dans les romans car sa souplesse syntaxique lui confère une certaine capacité mimétique, lui permettant de mieux lier ensemble les textes sources, de créer l'illusion du rendu de la source narrative, de donner, même dans une compilation de textes antérieurs, la résonance d'une parole unique et autorisée, car la prose est une forme fortement marquée au Moyen-Âge, comme l'est pour nous la forme versifiée aujourd'hui. Sa syntaxe hiérarchisée lui permet par ailleurs de rendre compte de la complexité du réel, et de la complication des événements, et ainsi de prétendre à l'exhaustivité. Elle contribue à mimer le temps de l'histoire. Voilà peut-être pourquoi le premier *Roman d'Alexandre* en prose et en français, a engendré la création, comme par une opération alchimique inévitable, d'un prologue et d'un épilogue qui inscrivent le roman dans une perspective historique plus large. La temporalité fait irruption dans le roman avec la prose, outil de médiation permettant l'émergence d'une nouvelle façon de concevoir et de dire l'histoire. Avec la prose se développe, pour les romans arthuriens, l'écriture en cycle, et, dans notre roman, le paratexte joue aussi ce rôle qui est de lier différentes temporalités, tout en assurant leur cohésion textuelle. Selon Catherine Croizy-Naquet, l'avènement de la prose romanesque implique un nouveau contrat des auteurs avec le temps.

Le traitement mimétique du temps par la prose peut se constater dès notre prologue, qui effectue une focalisation progressive des temps bibliques jusqu'aux Egyptiens, et du général au particulier. La conjonction "puis...que" ("depuis...que"), dans la première phrase - « Puis que li premiers peres de l'humain lignage fu criés a l'ymage de son Creatour... », permet de lier efficacement les deux époques, en renvoyant à une origine qui s'est poursuivie jusqu'à nos jours sans discontinuité.

Le lien passé/ présent est renforcé par la consécutive qui ouvre la seconde phrase "Dont il avint que ...". Le connecteur temporel, caractéristique des romans en prose, facilite la transition logique et introduit un rapide parcours, du général au particulier, en passant par de nombreux intermédiaires, indispensables relais. Le lecteur est confronté à l'archétype, Adam, puis à l'universel dans sa généralité, la foule humaine ("*Dont il avint que quant les gens coumenchierent a multeplier par universel monde*") dont la profusion est rendue par le pluriel indéfini "les gens", le verbe "multiplier" et l'adjectif épithète "universel", dans cette foule, le roman opère une troisième focalisation sur les "sages", puis sur les Egyptiens avant de s'intéresser plus particulièrement au magicien Nectanebo, père d'Alexandre, et héros de ce début de roman. La traversée temporelle est amenée par un resserrement progressif de la perspective, de la pluralité à l'unicité, de la vue d'ensemble à la source du fil narratif. Le passé se trouve lié au présent de façon beaucoup plus souple et naturelle.

L'histoire d'Alexandre s'inscrit dans un *continuum*. Dieu vient garantir la narration, orienter la perspective de lecture dans une visée chrétienne, et assurer la christianisation du héros païen. Le prologue légitime le travail d'écriture en guidant la lecture. Dieu lie les temporalités parce qu'il est la cause universelle. Il est désigné dans le prologue par trois périphrases conjointes dans le texte : "*son Creatour, li rois de gloire nostre Sires*". Dieu est le sujet grammatical de cette première longue phrase, et mis en valeur après l'antéposition de la circonstancielle de temps de la première phrase : "*Puis que li premiers peres de l'humain lignage fu criés...*", de façon à être attendu par le lecteur, et à être mis dans la phrase même au carrefour des temps, entre Adam et les Sages, comme cause essentielle de toute évolution temporelle.

Le prologue effectue enfin un travail virtuose de mise en abîme par la mention des préoccupations des sages : "*et li sage connurent que par essence sormonterent il toutes autres terrienes creatures, si qu'il se penerent de savoir et enquerre les comencements, les poissances et les usages des chozes terriennes, humaines et devines, car par l'inquisesion et la science de ces III chozes ne sormontoient [il] mie les creatures seulement, mais les autres homes meïsmes qui estoient aussi conoissant d'entendement au regart de lor conissanche.*" Ces sages qui cherchent à comprendre les choses terrestres, humaines et divines, sont ceux "*qui plus savoi[en]t d'astrenemie, et d'astrologie et de la science d'encantemens*". Mais cette entreprise n'est-elle pas à assimiler précisément à celle qu'est en train d'entreprendre le

compilateur du *Roman d'Alexandre en prose*, et que continuera son successeur en ajoutant au roman un autre prologue ? L'écrivain a le même rôle peut-être que les astrologues et autres magiciens, il a du moins l'ambition d'être l'un de ces « sages » dont la supériorité ne vient pas tant d'un savoir que d'une méthode, d'une démarche presque scientifique qui se caractérise par une curiosité pour les origines.

Le traducteur de l'*Historia de Preliis* a, parallèlement, ajouté un épilogue au *Roman d'Alexandre en prose*, l'inscrivant ainsi dans une temporalité plus large. Ce long épilogue sur les conflits entre les successeurs d'Alexandre et la dislocation de son empire ne se trouve dans aucune des versions précédentes des romans d'Alexandre. Il a été inséré au roman et adapté à la trame narrative, parfois d'une façon qui semble un peu artificielle pour le lecteur moderne. L'apparition dans l'épilogue de personnages importants pour la tradition alexandrine mais jamais mentionnés dans le reste du roman aide à prouver que ce n'est pas le romancier qui a écrit lui-même ce passage, mais qu'il en a utilisé un venant d'une autre tradition et qu'il a laissé les noms propres tels quels. Pour ne donner que quelques exemples, on trouve pour la première fois dans l'épilogue "Leoine" (Lioine), et "Antiochus", qui font partie des douze pairs dans le roman en vers d'Alexandre de Paris, et "Leosthenes", duc d'Athènes selon Justin (XIII, 5, 12). C'est dans ce passage aussi qu'est évoqué pour la première fois le fils d'Alexandre, "Alexandre IV" (nommé "Ercule" dans l'épilogue), et l'autre possible prétendant au trône, "Philippe Arrhidée" ("*le roi Aridieu*"), né d'une concubine de Philippe de Macédoine. "Medus" enfin est celui chez qui Alexandre est allé banqueter la veille de sa mort (Diodore XVII, 117, Plutarque 75). La prolifération de noms propres dans la fin du roman différencie aussi nettement ce dernier passage du reste de l'ouvrage.

L'épilogue est amené assez souplement grâce à la mention, à la fin du roman proprement dit, du testament d'Alexandre, détail qui figurait déjà dans l'*Historia de Preliis* et chez son prédécesseur grec, le roman du Pseudo-Callisthène. L'idée d'un testament avait rapidement été intégrée à la tradition romanesque bien que son authenticité soit formellement démentie par la tradition historique. Il est généralement considéré comme un écrit de propagande remontant aux conflits entre les successeurs immédiats d'Alexandre, les diadoques de la première génération.

Paul Meyer ignore les sources de cet épilogue, et A. Hilka propose quelques sources éparses comme Justin et Orose. David Ross prouve qu'il s'agit de la reprise presque mot pour

mot d'un passage de *l'Histoire ancienne jusqu'à César*, livre d'histoire universelle écrit entre 1206 et 1230. Il est intéressant de voir que c'est à un livre historique que l'auteur a recours pour compléter son ouvrage et répondre à un prologue qui n'avait pas du tout la même orientation. Il semble déterminé à passer du plan divin au plan humain et à montrer la déchéance inhérente à un tel processus.

L'épilogue s'ouvre sur la parabole du lion et des lionceaux. L'auteur a choisi de la déplacer du passage où elle se trouvait en latin, lors de l'arrivée d'Alexandre à Babylone, pour la mettre en introduction de l'épilogue, au seuil duquel elle trouve tout son sens. La parabole est introduite par une phrase de transition : "*Quant li enterremens [d'Alixandre] fu fais et acomplis, li barons (...) corurent maintenant les uns contres les autres.*" Le commentaire à valeur conclusive, qui suit la parabole : "*Aussi fu dou roi Alixandre, car quant il ot sa proie prise, c'est a entendre tout le monde [conquis], quant il dut morir, si li covint toute la proie laissier (...) mais cascuns voloit avoir tout*" fait de l'épilogue la continuation et la clôture historique et morale du roman.

Le premier conflit qui est relaté après la parabole est "collectif" car il oppose des peuples "ceus d'Ataines", "ceus d'Arges et de Corinte", "li Arsirien", tandis que les conflits suivants sont toujours emblématisés par deux adversaires, compagnons d'Alexandre (Perdicas contre Antigonus, Perdicas contre Tholomé, Neoptalemus contre Emenidus, etc...). Leurs combats et leurs alliances, évoqués de façon particulièrement détaillée, constituent pour le rédacteur de *l'Histoire ancienne* un prétexte à un développement moral sur les traîtres ("*Et por ce et por autre chose doit l'en bien haïr les traïtours, car on ne se set comment d'eals garder ne il ne manacent mie...*"). Par une dernière focalisation, la fin du roman se concentre sur les conflits "familiaux". L'armée n'est plus évoquée, ni les grandes batailles, les armes sont différentes : les femmes font leur apparition. Le demi-frère d'Alexandre, sa femme, son fils et sa mère se livrent à de sanglantes intrigues de palais qui ne cessent qu'à la mort de tous les belligérants. La dégradation se fait donc de façon très progressive, pour culminer dans un dernier stade d'avilissement : le récit nie à la mère d'Alexandre un reste d'humanité lorsque ses ennemis jettent aux chiens son corps adultère. L'épilogue se termine sur la mention de la mort d'autres diadoques, et sur un constat d'impuissance de l'auteur à clore cette liste macabre : "*Mais trop seroit longe choze a dire et a raconter les agais que il s'entrefirent ne les [manieres de] batailles et de melles (...) si en lairai atant ester la parolle.*"

La conception historique du remanieur rejoint les idées médiévales sur la destinée

humaine, et se conforme aux prédictions bibliques. Dans l'Ancien Testament, Nabuchodonosor raconte à Daniel avoir rêvé d'une grande statue, dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses de bronze, les jambes de fer et les pieds de fer et d'argile (Dan. 2). Une pierre est ensuite tombée sur les pieds du colosse, entraînant l'effondrement de la statue. L'interprétation de ce rêve est que chaque partie du corps de la statue représente un royaume à venir dont l'évolution va dans le sens d'une dégénérescence, de l'or au fer et à l'argile, avant l'avènement du royaume d'Israël. On voit dans ces métaux les royaumes babylonien, mède, perse, grec. Le dernier est compris comme le royaume romain, ou encore comme le royaume d'Alexandre, divisé par ses successeurs en guerres permanentes. Sa division annoncerait la fin des royaumes terrestres et la pierre qui abat le colosse vient fonder un royaume spirituel.

L'ajout de cet extrait de *l'Histoire ancienne* à notre roman permet au traducteur de continuer les fils narratifs amorcés par le roman avec une certaine fidélité aux sources historiques – il garde en effet dans son épilogue un certain nombre de noms qui ne figurent pas dans le reste du roman, mais appartiennent à la tradition alexandrine (Lioine, Antiochus, Perdiccas...). Le traducteur a choisi comme source une compilation historique, sans y rajouter aucun élément merveilleux, affirmant par là son intention de prolonger l'aventure d'Alexandre par delà les limites que lui avait imposées le roman sans perdre de vue son aspiration à la vérité.

Grâce à l'épilogue, le remanieur ne clôt pas le récit sur la mort d'Alexandre, mais sur la mort de sa mère, complémentaire de celle d'Alexandre. Elle se situe après la mort de tous les successeurs possibles pour Alexandre, elle met un terme à l'épopée du héros grec et au roman. La mort d'Olympias permet au remanieur de fermer des "possibles textuels" qu'avait ouverts la légende d'Alexandre. Daniel Poirion affirme : "la prose a horreur du vide, de l'implicite et du discontinu", signifiant ainsi que toutes les réécritures médiévales, à partir du moment où l'on a écrit en prose, visaient à combler les non-dits des textes antérieurs : c'est la raison de l'écriture de la *Mort Artu*.

La mort d'Olympias, c'est enfin la mort de la "génitrice", de celle qui, en donnant naissance à Alexandre, a engendré le roman. La mort de la Créatrice est la condition de la cessation de la parole auctoriale, elle ferme le livre. On peut imaginer faire d'Olympias, de l'intrigante et manipulatrice Olympias, une figure d'auteur.

Prologue et épilogue donnent au *Roman d'Alexandre en prose* une profondeur temporelle absente du texte latin. Dans le montage opéré par notre auteur, connaissance du passé

et science du futur réalisent un projet inédit de lecture de *l'Alexandre en prose*. Cette double orientation du savoir est le fruit d'un souci de symétrie et de globalisation temporelle. Alexandre est présenté de façon emphatique sur une ligne de partage entre passé et futur. Il est idéologiquement à la frontière de deux espaces, deux temps, deux univers enfin et apparaît en conséquence comme le facteur de tous ces changements, de même qu'historiquement il est à l'origine du bouleversement du monde méditerranéen au IV^e siècle avant Jésus Christ. Pièce maîtresse de l'arche historique et fictionnelle, Alexandre sert une entreprise romanesque peu ordinaire : il est lui-même générateur et point de focalisation du récit.

Le rédacteur de la seconde version de *l'Alexandre en prose* a répondu à cette logique de symétrie en ajoutant encore un prologue au roman. Ce prologue retrace les origines mythiques de la Macédoine avant de rejoindre le domaine historique en évoquant les ancêtres d'Alexandre.

Comme l'épilogue, ce prologue est extrait d'un ouvrage historique, la *Compilation de saint Alban*, autrement appelée *Incipit hystoria regis Macedonum Philippi, filiique ejus Alexandri magni, excerpta de libris Pompeii Trogi, Orosii, Josephi, Jeronimi, Solini, Augustini, Bede et Ysidori*. Compilation née du désir de substituer aux fables du Pseudo-Callisthène un récit authentique, elle est composée d'une série de morceaux empruntés à ces auteurs et agencés de manière à former une narration suivie. C'est une "marqueterie fort habilement faite (...) où l'auteur ou compilateur n'a rien mis du sien".

Notre remanieur a choisi pour prologue cette histoire de la Macédoine afin de mieux introduire le récit de la vie d'Alexandre. L'énumération des règnes macédoniens est une préfiguration de ce qui va suivre, elle esquisse entre autres les problèmes récurrents de frontière de la Macédoine, et le motif de la mort tragique des rois.

L'évocation du passé appelle, dans ce début de roman, une démarche étiologique. La réponse est apportée, comme souvent au Moyen Âge par l'étymologie. L'auteur nous donne l'origine des noms de la Macédoine, et de l'Europe, tous nommés d'après leur roi. La pratique étymologique permet à l'auteur de systématiser et de rationaliser un passé trouble et insuffisamment connu. A cette présentation onomastique succède une présentation géographique : situation par rapport à la mer, et par rapport aux pays voisins : "iceste terre avirone la mer par devers orient, par devers bize est la terre de Trace, par devers miedi est la terre de Cage, par devers occident est la terre Dalmace". Présentation rigoureuse qui correspond

aux quatre points cardinaux. Le roman a acquis promptement un cadre spatial qui crédibilise la narration ultérieure.

Par la précision géographique, on aborde la préoccupation historique. C'est progressivement, et grâce à la vaillance de ses rois, que la Macédoine a pu s'agrandir et acquérir des frontières plus ou moins définitives. Le souci historique n'est pas indissociable du mythe, étape préliminaire à l'histoire. La constitution du mythe emprunte à la littérature antique latine : dans le *Roman d'Alexandre en prose*, le premier roi de Macédoine, Macedonium, est le neveu de Deucalion, que l'on connaît par les *Métamorphoses* d'Ovide. Elle emprunte aussi à la littérature grecque : un autre roi de Macédoine est le père de l'un des vainqueurs de Troie, Ostéron, perpétuant ainsi un topos littéraire qui fait des rescapés du massacre de Troie (Enée, Brutus) des héros fondateurs. Tous ces fils tressés donnent au futur roman sa saveur mythique et épique et préparent le lecteur à l'histoire d'Alexandre. Le prologue se fait ensuite plus analytique, en énumérant les rois qui ont "*accru le regne de Macedone*". Ce prologue énumère quatorze rois, de façon assez sélective pour commencer, mais il passe ensuite à une chronologie plus stricte et plus serrée, avant de parler plus précisément et plus longuement de Philippe, dont la mère, véritable Agrippine, aurait tenté de tuer le père, et aurait réussi à tuer les deux frères. Il met ensuite l'accent sur le côté agnatique du lignage d'Alexandre, en évoquant tous ses ancêtres, mythiques, puis historiques. Une seule femme est évoquée par la suite, sa grand-mère.

Le lecteur moderne reconnaît comme historiques les derniers rois de cette succession, parmi lesquels Perdicas Ier (*Perdike*), qui a régné au VII^e siècle, et Amyntas I et III, nommés dans le texte *Amichas* et *Amicas*.

On distingue dans ce prologue quelques motifs d'une grande importance herméneutique pour la suite du roman : la fidélité des Macédoniens au roi, et l'annonce de la rupture avec la tradition qui veut que l'on enterre les Macédoniens toujours au même endroit. Avec l'enterrement d'Alexandre en Egypte se confirme dans le roman la déchéance du royaume macédonien prévue dans le prologue. Le dernier motif est la mention de la dégradation qui accompagne la fuite du temps : à un âge d'or succède une période plus sombre où les rois sont victimes d'intrigues de cour. Les deux frères de Philippe par exemple sont tués par leur mère, et Philippe accède au trône dans une période très menacée : "*Au coumencement, il gemi mout la mort de ses freres qui ensi avoient esté ochis a tort et d'autre part li grans multitude de ses anemis et la paors de lor agais et li povreté de son regne qui gastés estoit par longes batailles et entre tout ce gens de diverses contrees s'assemblerent por le roiaume de Macedone grever.*"

Le prologue de la rédaction II du *Roman d'Alexandre en prose* change radicalement la conception du temps construite dans la première rédaction. Celle-ci allait d'un âge d'or vers le constat d'une déchéance au plan tant politique qu'humain. L'antéposition d'un autre prologue change cette conception linéaire en une conception cyclique. En rendant compte d'une temporalité plus large, et de plusieurs règnes, le second auteur orchestre un processus sériel, plus ou moins répétitif, à l'aspect cyclique très médiéval. Ce remaniement trouve un écho textuel dans la figure de la roue de Fortune, souvent rajoutée dans le texte par le remanieur, Fortune, dont le pouvoir se manifeste dans les engrenages temporels. C'est "Fortune narrativisée" dit Martin Gosman, à propos de ce double ajout dans le *Roman d'Alexandre en prose*.

Ce prologue, contrairement au prologue sur les sages, auquel il est antéposé, n'a plus pour vocation de chercher les commencements, mais de rendre visible le principe régissant la vie humaine, qui n'est plus présentée que comme une succession de décadences. L'histoire est présentée comme une "turbulentia malorum" - selon l'expression d'Otton de Freising-, qui ne nous offre la vie d'Alexandre que comme un exemple un peu plus développé de l'impossible progrès de l'histoire humaine dans la durée.

Le remanieur a serti les pourtours de son roman d'extraits d'ouvrages historiques. Ces ajouts s'expliquent par son souci de donner logique et historicité à un récit qui avait toujours intégré des éléments légendaires et merveilleux, tout en préservant ce contenu : le "cadre" chronologique n'affecte pas le contenu du roman, mais en guide la lecture. Le merveilleux n'est pas amoindri par rapport au premier roman en prose. Le prologue historique est par exemple lié plus souplement au corps du texte par l'ajout d'une transition : la courte mention d'un autre ouvrage, grande encyclopédie du milieu du XIII^e siècle qui traite longuement de la Macédoine, le *Speculum Historiale* (V, 3) du dominicain Vincent de Beauvais. Cette citation permet d'introduire habilement la naissance merveilleuse d'Alexandre et le récit très interpolé de la fuite d'Égypte de Nectanebo, qui ne se trouvaient pas dans la *Compilation de saint Alban*.

Si le souci historique avait prédominé chez l'auteur, il aurait choisi de traduire Julius Valerius ou Quinte Curce et non l'*Historia de Preliis*. Il ne s'agit donc pas ici d'une remise en question de la pragmatique du roman, orientée depuis son origine vers le merveilleux, et surtout le merveilleux associé aux pérégrinations d'Alexandre, mais peut-être d'une réponse aux attentes des lecteurs sur le passé du héros et le prolongement des fils narratifs. C'est un ajout conditionné par la lecture du roman.

Ces préoccupations d'ordre historique étant absentes du roman du Pseudo-Callisthène,

Paul Meyer voit dans leur apparition le symptôme d'une déperdition du merveilleux originel de la légende, et presque une décadence au plan romanesque : "dans la légende d'Alexandre, le rôle de l'imagination populaire est terminé à l'époque du Pseudo-Callisthène". On peut au contraire y voir, une volonté, non pas d'abandonner le merveilleux, mais de l'inscrire dans l'événementiel. Stratégie qui aboutit à la transcription du merveilleux au plan narratif, et donc à sa dramatisation. La biographie d'Alexandre est vue *en mouvement*. Grâce à l'addition d'un prologue et d'un épilogue, le lecteur n'assiste plus seulement à des faits héroïques et légendaires, il en comprend les tenants et les aboutissants. La vie d'Alexandre sort de l'imaginaire pour acquérir une temporalité, qui lui confère en même temps qu'un nouveau souffle et une nouvelle impulsion, une problématique.

Le *Roman d'Alexandre* en prose se veut un "rassembleur des temps". Les traductions ou remaniements ultérieurs voient l'ajout d'un prologue ou d'un épilogue. Dans notre roman, la partie initiale sur Nectanébo et la mort d'Alexandre sont davantage développées que dans le texte latin comme pour envelopper encore le roman d'une marge temporelle plus dense. Dans le manuscrit de Stockholm, Kgl.Bibl. fr.51, le traducteur a ajouté encore un autre prologue et un autre épilogue très courts. Le roman est ainsi inséré progressivement dans un système de parenthèses temporelles explicatives qui visent toujours à mieux cerner la destinée d'Alexandre. On voit là à l'œuvre une volonté de réunir un passé mythique et un futur historique autour du héros, d'en faire ainsi le centre de gravité du roman.

Le premier prologue à être ajouté au roman définissait l'astrologie, la science des sages des temps anciens, comme susceptible de réunir et de synthétiser trois temporalités : le passé et le futur dépendent d'un présent omniscient. Cette capacité à fusionner trois temporalités est présentée comme la garantie, ou la preuve, d'une certaine noblesse : "*Et certes quant elles font l'ome ramembrant des chozes passees, exploitant des presentes et porveant de celles qui sont a avenir, bien les doit l'en apeller frances ars et nobles*". Une telle définition de l'astrologie prend la forme d'impératif catégorique dans le roman, impératif auquel obéissent les continuateurs du roman, assurant ainsi à leur œuvre une noblesse garantie par la mise en abyme et la métaphore alchimique. Le roman devient une 'œuvre au noir' assurant sa propre valeur et sa postérité.

Nos deux prologues sur l'astrologie - la science des 'comencements' -, et l'histoire macédonienne remplissent une fonction de "captatio" car ils invitent à la lecture par des thèmes

appréciés, et tissent dans le roman des liens narratifs logiques. Le roman redouble et justifie ainsi le geste d'Alexandre reflétant sa préoccupation de la postérité et de la trace écrite. Par deux fois dans la deuxième partie du roman, Alexandre érige des colonnes à sa mémoire. Les modifications opérées par le traducteur dans ces passages sont révélatrices. Alexandre fait dresser une première fois une colonne de marbre après son échange épistolaire avec Didyme, le roi des Brahmanes. La version latine : *Iussit in ea scribi hunc versum : Ego Alexander perveni usque huc*, est traduite : « si fist escrire dedens les lettres desusdites por ce qu'elles fussent en memoire a ceaus qui apres lui venroient ». Les « lettres desusdites » semblent renvoyer à l'échange de lettres avec Didyme car aucune inscription précise n'est mentionnée. Ainsi le geste d'Alexandre n'est plus seulement d'entériner sa présence sur les lieux, c'est aussi une préoccupation littéraire, de sauvegarde du texte écrit. Le traducteur insiste sur l'idée de *mémoire* et de transmission. La seconde fois, par un processus d'inflation intéressant, Alexandre fait faire deux colonnes, d'or selon le texte latin, « en sanblance de roi » selon le texte français. La précision "*scribi omnia facta sua*" du texte latin, est traduite « fist escrire dedens tous les travaux, les victoires et les batailles que il avoit eües ». On retrouve dans cet échantillon représentatif de traduction l'emphase mise par le remanieur sur les guerres menées par Alexandre, et, comme dans le prologue et dans l'épilogue, son remarquable souci d'exhaustivité, que l'on retrouve ici dans le rythme ternaire de l'énumération. La forme de la statue enfin, « en sanblance de roi » insiste sur la figure royale comme garante de l'autorité politique.

Après l'emprisonnement et la mort probable du fils d'Alexandre, la mort des compagnons préférés d'Alexandre comme Tholomé, sur laquelle se termine le roman, la seule transmission possible se fait par le texte, par la trace écrite et sa transmission, opération alchimique réunissant passé, présent et avenir.